

Gypsiers, tonneliers, charpentiers et domestiques : l'immigration à Aubonne durant le XIXe siècle

Autor(en): **Marti, Laurence**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **125 (2017)**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-954839>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LAURENCE MARTI

GYPSIERS, TONNELIERS, CHARPENTIERS ET DOMESTIQUES : L'IMMIGRATION À AUBONNE DURANT LE XIX^e SIÈCLE

Au mois de décembre 1833, Pietro Locca quitte son village de Curino, dans la province piémontaise de Vercelli (aujourd'hui de Biella). Suivant ce que Casimira Grandi¹ appelle les « sentiers invisibles » de la migration qui sillonnent les Alpes, soit ces chemins dont on se transmet l'itinéraire de père en fils, il effectue à pied, sans doute en passant par le Grand-Saint-Bernard, les quelque 250 km qui le séparent d'Aubonne, sa destination, et arrive juste avant Noël. Le préposé au contrôle des habitants l'inscrit dans le registre des étrangers le 24 décembre 1833. Il loge et travaille chez Jean Zanoly, maître gypcier, en réalité Giovanni Zanoli, Piémontais lui aussi, qui exploite un atelier en ville. C'est l'époque où les maisons et les fermes sont encore passées à la chaux et les Piémontais se spécialisent dans cette activité, avant même de devenir des références dans la décoration et le moulage ornemental à base de chaux et de plâtre très en vogue à la fin du XIX^e siècle. Durant ces années 1830, la ville d'Aubonne, chef-lieu de district depuis 1803, compte un peu plus de 1500 habitants. Si, à l'image du canton dans son ensemble, elle ne connaît pas un développement économique et démographique considérable, ses autorités et les particuliers se livrent néanmoins à de nombreuses transformations architecturales. Après avoir déplacé les activités de marché sous de nouvelles halles entre 1801 et 1805, la municipalité s'intéresse à l'achat du château pour y loger l'école. Ce sera chose faite en 1835 et il s'ensuivra un réaménagement complet de l'édifice, avec la création de salles de classe et de prisons. En 1838, c'est le bâtiment de l'Hôtel de Ville qui subit des transformations. Les perspectives de travail dans la construction semblent donc plutôt bonnes et de toute évidence cela se sait.

AUX COULEURS DU PIÉMONT !

Pietro Locca n'est en effet pas le seul à prendre la route. Quelques mois après lui, en juin 1834, un membre de sa famille, Giovanni Domenica Locca, le rejoint, puis Antonio

1 Casimira Grandi « Emigrazione alpina al femminile: lo spazio del possibile (secc.17-20) », in *Histoire des Alpes, Storia delle Alpi, Geschichte der Alpen*, 3, 1998, pp. 49-62.

Maria Zanoli en août (peut-être le frère de Giovanni) et Giacomo Bertolini en septembre. Tous Piémontais, ils se relaient dans l'atelier de Zanoli.

Pietro Locca reste près de neuf mois à Aubonne, un séjour plutôt long, il repart le 9 septembre 1834 en même temps qu'Antonio Maria Zanoli, avec qui il fait peut-être le trajet de retour. Giovanni Domenico s'en va lui le 23 septembre, tandis que Giacomo Bertolini passe une année à Aubonne, ne quittant la ville qu'à l'automne 1835. Au retour de la belle saison 1835, Carlo et Celestino Zanoli viennent toutefois prêter main-forte à leur frère et à Bertolini. Ce dernier et Carlo Zanoli reprennent le chemin du Piémont en septembre 1835, alors que Celestino continue à travailler jusqu'en novembre 1837. Les frères Gotardo, de Curino comme les Locca, le remplacent dès 1838. Ainsi voit-on fonctionner l'atelier de Zanoli qui va chercher dans sa province les quelques ouvriers dont il a besoin, l'un d'entre eux restant pratiquement à l'année, des aides ponctuels intervenant pendant l'été.

Giovanni Zanoli n'est pas le seul Piémontais à être présent en ville. Giacomo Zanetti, maçon, fait lui aussi venir des ouvriers du Piémont selon le même principe. Puis Giacomo Bertolini, gypcier, celui qui était arrivé avec les Locca en 1834, s'installe en indépendant dès 1838 et continue à appliquer un mode de recrutement identique. Au cours des années 1830, une « filière » piémontaise est donc déjà bien active et en plein développement à Aubonne.

Les registres pour les années antérieures à 1833 comme pour les années postérieures à 1838 ont disparu des archives communales, ce qui ne nous permet pas de savoir à quand remontent les premières arrivées, ni si les allers et retours se poursuivent.

Mais trente ans plus tard, à partir de 1862, les registres communaux sont à nouveau disponibles. On y retrouve la mention en juin 1862 de la venue des frères Paul et Jean Antoine Locca, fils de Pierre (probablement le Pietro de 1833), respectivement gypcier et plâtrier. Ils prennent une chambre à l'Hôtel du Lion d'Or pour trois mois. Dès ce moment, il devient possible de suivre le rythme des séjours des deux frères à Aubonne pendant près de dix ans. Très réguliers, ils arrivent en mai-juin pour repartir en septembre. D'autres représentants de la famille les accompagnent parfois, comme en mai 1863, où apparaissent Jean Antoine Locca, fils d'André, peut-être un cousin, et Jean André, un troisième frère. On ignore depuis quand ils parcourent ainsi deux fois par année les nombreux kilomètres qui séparent Curino d'Aubonne, mais tout porte à croire qu'ils avaient commencé bien plus tôt déjà, avec leur père.

Dès avril 1869, un changement intervient. Paul renouvelle régulièrement son permis sans plus rentrer au pays. Ses deux frères, Jean Antoine et Jean André, ne prennent plus de chambre à l'hôtel, mais logent chez... Locca. C'est dire qu'à partir de cette année



Paul Locca, fondateur de l'atelier de gypserie-peinture du même nom à Aubonne, avec sa femme Pauline Locca-Croisier (env. 1900).

Paul s'est mis à son compte; il dirigera son atelier avec son frère (Jean) André et s'installe bientôt au cœur du nouveau quartier du Lignolat dans la maison de la famille Croisier, dont il a épousé en secondes noces la fille Pauline, institutrice. Comme il ne parle pas très bien le français et l'écrit encore moins bien, c'est elle qui tient la comptabilité et fait les factures². C'est ainsi que les Locca s'intègrent peu à peu à la vie locale. Ils étendent aussi leurs compétences, Paul ajoute la peinture à la plâtrerie et profite de nouveaux projets de développement urbain: il participe notamment à la construction de la première infirmerie en 1875. L'entreprise sera reprise vers 1900 par son neveu Pierre, fils d'André. Peinture de lettres (enseignes), de bâtiments, de meubles, sous-verre, gypserie, pose de papiers peints, staff, la famille Locca dispose désormais de multiples cordes à son arc et se spécialise dans la réalisation de faux marbre et de faux bois, un domaine où se conjuguent l'héritage de la plâtrerie et l'apport de la peinture. Ils deviendront dès le début du XX^e siècle la référence pour tous les travaux d'entretien et de réparation en matière de gypserie et de peinture auprès des grandes maisons de la ville et de ses alentours. En 1928, Paul, fils de Pierre, reprend les rênes, puis, en 1967, Pierre fils de Paul... Cinq générations se succèdent ainsi dans le métier et toutes, depuis la création de l'entreprise en 1869 jusqu'aux années 1960, n'engagent que des ouvriers de Curino (quatre ou cinq d'abord, une dizaine ensuite). Durant les années 1890, on retrouve d'ailleurs Pierre (futur repreneur) et Jean Locca (son frère ou son oncle?) continuant à venir régulièrement à la belle saison, accompagnés d'autres gypsiers du village, comme Baptiste Montangero et Carlo Demarchi Gianoli, ou encore Étienne Fatta, du village voisin de Masserano. Et jusqu'aux années 1920, le métier s'apprend toujours sur le tas, de père en fils, au fil des voyages.

L'entreprise Locca a ainsi perpétué dès 1869 la pratique des prédécesseurs Zanoli ou Bertolini et le flux migratoire n'a jamais cessé. Le dernier ouvrier originaire de Curino, Dante Trotta, est arrivé juste après la Seconde Guerre mondiale à l'âge de 15 ans et a travaillé dans l'atelier jusqu'à sa fermeture en 2007. La famille Locca, quant à elle, retourne régulièrement aujourd'hui encore à Curino dans la maison qu'elle a conservée au village. C'est dire combien la migration modèle des relations et des identités dans la très longue durée.

L'exemple Locca est sans doute assez exceptionnel par sa longévité, mais on retrouverait des pratiques semblables chez les maçons ou les tailleurs de pierres qui, eux aussi, continuent à affluer du Piémont à la fin du XIX^e siècle ou du village de Bieno, en

² Ces informations, ainsi que celles qui suivent, ont été recueillies auprès de Pierre Locca, 31 août 2006, Aubonne.



Famille Locca. Devant: André Locca (frère de Paul) et sa femme Marie. Derrière: ses enfants, Pierre Locca, repreneur de l'atelier, et sa sœur Marie Brusco-Locca, 1898.



Enseigne de l'entreprise (env. 1900).

Haut-Adige. Cet exemple a l'avantage de nous replonger au cœur de ce qui constitue l'immigration du XIX^e siècle: une immigration propre aux vallées alpines, tant italiennes que suisses, avec l'implantation de «relais» en plaine, là où se trouve le travail. Ce modèle de migration, essentiellement masculine, a fait l'objet de plusieurs analyses et l'on repère dans l'exemple aubonnois l'essentiel de ses caractéristiques: la combinaison entre migration saisonnière et migration définitive qui permet d'asseoir les bases de la filière migratoire, le système de relais qui s'instaure entre membres de la même famille ou du même village pour alimenter cette filière, le fait de partir seul ou à deux et non en groupe ou encore l'acquisition progressive d'une spécialisation professionnelle³. Ce modèle contribue au maintien d'une vie au village d'origine, les femmes ou un homme de la famille assurent le travail sur place, tout en offrant la possibilité de profiter des revenus supplémentaires provenant de l'émigration. La persistance de ces pratiques, reproduites de génération en génération, tend à les inscrire dans une

3 Voir: Franco Ramella, «Reti sociali, famiglie e strategie migratorie», in Piero Bevilacqua Andreina De Clementi, Emilio Franzina (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, Partenze; Roma: Donzelli Editore, 2001, pp. 143-160; Dionigi Albera, Paola Corti (dir.), *La montagna mediterranea: una fabbrica di uomini? Mobilità e migrazioni in una prospettiva comparata (secoli XV-XX)*, Cavallermaggiore: Gribaudo Editore, 2000.

véritable culture de la migration propre à ces régions⁴. Le départ des parents incite les enfants à suivre les mêmes chemins, quelle que soit la situation dans le village d'origine.

Comme on vient de le voir, l'intégration progressive dans la ville d'accueil n'est pas exclue pour quelques-uns de ces migrants et les recensements officiels traduisent ce lent processus d'établissement qui s'accroît à la fin du XIX^e siècle⁵. Le nombre d'étrangers reste très modeste jusqu'aux années 1880 (2%, soit une trentaine de personnes) pour devenir un peu plus important à partir de la fin du siècle (5% en 1900, soit 90 personnes) et plusieurs descendants de Piémontais vivent aujourd'hui encore à Aubonne. Symbolique de leur intégration, Dante Trotta a obtenu le Prix de la ville d'Aubonne en 2012, tout comme Pascal Lincio en 2014, autre Piémontais d'origine né en Suisse, pour leur apport à la vie associative aubonnoise.

DE QUELS MIGRANTS PARLE-T-ON ?

Cette immigration alpine représente la forme la plus constante de l'immigration du XIX^e siècle à Aubonne, mais elle n'est pas la seule, ni même la plus nombreuse. Au cours de leurs passages répétés, les Piémontais se mêlent en effet à bien d'autres migrants d'origines fort différentes. La consultation des registres communaux (ceux du moins qui ont été conservés) répertoriant les permis et autres autorisations de séjour délivrés aux étrangers année après année nous offre un aperçu plus complet du phénomène. Selon cette source, ce sont en réalité plus d'une centaine de personnes durant les années 1830-1840, puis près de trois cents dès le milieu du XIX^e siècle, qui, chaque année, transitent par Aubonne pour des séjours de plus ou moins longue durée, représentant entre 7 et 20% de la population⁶. Toute une partie des migrants échappe donc aux statistiques en raison de caractéristiques spécifiques : à l'image des Piémontais, l'immigration à Aubonne est d'abord saisonnière ou temporaire et seule une petite minorité s'installe à plus long terme. La majorité des séjours à Aubonne ne dépasse pas quelques mois, bien qu'il puisse s'agir des mêmes personnes qui reviennent régulièrement.

Le terme même d'«étrangers» prête lui aussi à confusion. Le préposé à la tenue du registre des étrangers de la ville d'Aubonne commence en octobre 1833 un nouveau cahier avec la note suivante :

4 Voir: Dionigi Albera, «Cultura della mobilità e mobilità della cultura: riflessioni antropologiche sull'emigrazione biellese», in Maria Rosaria Ostuni (dir.), *Studi sull'emigrazione. Un'analisi comparata. Atti del convegno storico internazionale sull'emigrazione*, Biella: Ed. Electa, 1990, pp. 367-376.

5 Voir note 9.

6 Encore faut-il préciser que ce nombre est vraisemblablement sous-estimé et à considérer avec prudence, il s'agit du nombre d'inscrits dans les registres par l'administration communale, où seul le chef de famille était tenu de s'annoncer.

Jean David Reymond, bourgeois de la Vallée, ouvrier cordonnier chez Du Praz, Maître cordonnier en Ville. Le dit ouvrier étant déjà chez lui depuis 8 jours m'a demandé un délai pour se procurer ces Papiers de 8 jours ce que je lui ai amendé.⁷

En apparence anodine, cette note nous rappelle qu'au début du XIX^e siècle un natif de la Vallée de Joux figure encore comme étranger dans les registres et est tenu de produire des documents attestant de son origine pour obtenir le droit de séjourner à quelques kilomètres de chez lui. C'est le cas pour tout ressortissant vaudois, a fortiori pour tout ressortissant des cantons suisses. La liberté d'établissement est une notion fort récente en 1830 et il faut attendre la fin du siècle et l'instauration progressive de droits civiques identiques entre bourgeois et non-bourgeois vaudois et helvétiques (ce sera chose faite dans la Constitution fédérale de 1874) pour que la distinction actuelle, basée sur la nationalité, s'impose comme référence⁸. Jusque-là, seuls les bourgeois originaires du lieu pouvaient prétendre à une pleine liberté et jouissance des droits civiques. Ainsi une réflexion sur les migrations au XIX^e siècle ne peut-elle faire l'impasse sur une définition large du terme d'«étranger» intégrant aussi, dans le cas qui nous occupe, Vaudois et Helvètes. On constate dès lors que la majorité des mouvements observés à Aubonne relève de ces deux catégories. En 1860, une année de forte migration, les Vaudois et les Suisses sont plus de deux cents à converger vers Aubonne, alors que le nombre de non-Suisses ne s'élève qu'à une cinquantaine. Ainsi, en plus d'être temporaire, l'immigration est-elle principalement intérieure à l'espace national. Son importance se mesure d'ailleurs clairement dans les chiffres: la catégorie des bourgeois originaires de la commune se réduit très fortement dès les années 1850 au profit de bourgeois du canton ou de Suisse. Ils ne sont plus que 15,5% en 1880 pour plus de 80% de Vaudois ou Suisses (voir tableau).

Que l'on vienne pour quelques jours ou quelques mois, de Suisse ou d'autres pays, l'arrivée à Aubonne répond toutefois à une même préoccupation qui réunit toute la population migrante: trouver du travail. La raison économique domine et les quelques privilégiés qui s'installent dans un but différent se comptent sur les doigts de la main. Cette caractéristique commune mérite que l'on s'y arrête: elle modèle en effet le profil des immigrants qui se calque sur l'évolution de la ville et de l'économie locale.

⁷ Archives de la commune d'Aubonne, Entrées et sorties des Livrets, Passeports & Actes d'origine des Étrangers (1833-1840), Cote R n° 1.2.

⁸ Voir Gérald et Silvia Arlettaz, *La Suisse et les étrangers*, Lausanne: Antipodes, 2004.

Population de la ville d'Aubonne selon l'origine (1830-1900)⁹

	1830		1850		1880		1900	
	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%
Population totale	1538		1730		1852		1732	
Bourgeois de la commune	Inclus dans bourgeois du canton		493	28,5	288	15,5		
Bourgeois du canton	1334	86,8	976	56,5	1120	60,5		
Bourgeois d'autres cantons	170	11,0	225	13,0	381	20,5	1646 (regroupe tous les Suisses)	95,0
Étrangers à la Suisse	34	2,2	36	2,0	63	3,5	90	5,0

DES ARTISANS AUX OUVRIERS ET DOMESTIQUES

Durant la première moitié du XIX^e siècle, la ville d'Aubonne voit défilier une majorité d'artisans. Aux gypsiers et maçons déjà cités, s'ajoutent des tonneliers et cordonniers en très grand nombre. Mais on y rencontre aussi des menuisiers et charpentiers, des meuniers, selliers ou tanneurs, ainsi que des tisserands, sabotiers, tailleurs ou chapeliers. Ils viennent s'établir pendant quelque temps chez un maître local, avant de repartir vers d'autres destinations. Leur présence nous renvoie une image de l'économie aubonnoise d'alors, du moins de ses branches les plus dynamiques, avec une forte représentation artisanale, issue pour une part de l'activité agro-viticole traditionnelle, c'est le cas de la tonnellerie, de la sellerie ou de la meunerie, et pour une autre part de l'essor de la construction et de l'habillement. L'extension du port de chaussures par exemple n'est sans doute pas sans relation avec les vingt-cinq cordonniers recensés.

Bon nombre de ces artisans sont originaires du sud de l'Allemagne, principalement des duchés de Bade ou du Wurtemberg. Ainsi en est-il de Jean George Schupp de Münsingen dans le Grand-Duché de Bade qui vient en 1835 travailler neuf mois chez le tisserand Liebenknech(t), de Georges Frederich Kern du Grand-Duché du Wurtemberg qui passe six semaines chez le tonnelier Martin ou encore de Joseph Rotti, George Kaumann et George Spitmuller, arrivés tous trois ensemble en septembre du Grand-Duché de Bade et qui séjournent plusieurs mois chez le cordonnier Dupraz pour

⁹ Archives de la commune d'Aubonne, recensement des habitants par maison de 1830-1831, recensements fédéraux des habitants 1850, 1880, 1900.

les deux premiers et chez le tonnelier Ledermann pour le troisième. Régulièrement donc, les artisans de la ville recourent à cette main-d'œuvre de passage. Ces ouvriers sont aussi Vaudois et Suisses. Les Vaudois viennent d'un peu partout dans le canton, sans que l'on puisse relever une origine géographique dominante. Quant aux Suisses, ils sont en très large majorité du canton de Berne, ce qui n'est guère surprenant puisque celui-ci produira le plus fort taux de migrants de toute la Suisse au XIX^e siècle. Loetscher, Rupp, Forster, Bürki, Burri, Meyer, Hug, Mosimann et bien d'autres patronymes encore enrichissent ainsi la liste des immigrants du début du siècle.

Cette migration d'artisans s'inscrit dans un mouvement de transition où l'héritage de l'économie d'Ancien Régime se fond peu à peu dans le nouveau contexte de liberté économique. L'instauration de la liberté de commerce et d'industrie et l'abolition du système des corporations en 1798 ont en effet libéré nombre d'ouvriers des réglementations de métier en vigueur jusque-là, dans les villes surtout. Chacun peut désormais se déplacer à sa guise en offrant ses services et l'afflux observé à Aubonne est une manifestation de cette nouvelle situation. Venus d'Allemagne, de Suisse ou du canton de Vaud, ils se côtoient et se croisent sans qu'il soit possible de cerner les relations qui interviennent entre eux. Les anciennes pratiques et références ne disparaissent pas pour autant d'un jour à l'autre. En 1835, chaque arrivant à Aubonne doit encore déclarer chez quel « maître » il est engagé et hébergé, et la pratique de l'itinérance saisonnière ou temporaire reste de mise, comme elle l'était pour nombre d'artisans sous l'Ancien Régime; il n'est toujours pas possible de survivre dans ces métiers avec une activité sédentaire.

Quels que soient la profession et le type de migration, il s'agit essentiellement d'une population masculine. Les femmes inscrites durant l'année 1835 ne dépassent pas la dizaine. Elles se retrouvent principalement dans un troisième type de migration, encore minoritaire au début du siècle, celui des domestiques. La présence de grandes maisons (château de Trévelin, de Bougy-Saint-Martin, maison d'Aspre) favorise le recrutement de ce type de main-d'œuvre. On le voit dans l'exemple de la famille de Mestral qui compte neuf domestiques en 1830, dont cinq femmes. On retrouve aussi la trace en 1835 de Marie Brocard de Dizy engagée dans la famille Cusin Ulm au château de Trévelin, où elle restera sept mois. Les veuves, le pasteur, la sage-femme ou d'autres notables encore ont également recours à des domestiques féminines. Louise Kinkelin de Lindau en Bavière est recrutée par le receveur Peter ou Ursula Julie Gottraux de Fribourg travaille chez Flouch, le tenancier du Lion d'Or. Ces femmes, on le voit, sont issues de régions très diverses, proches ou lointaines.

La domesticité de la maison d'Aspre (famille Georges de Mestral) en 1830¹⁰

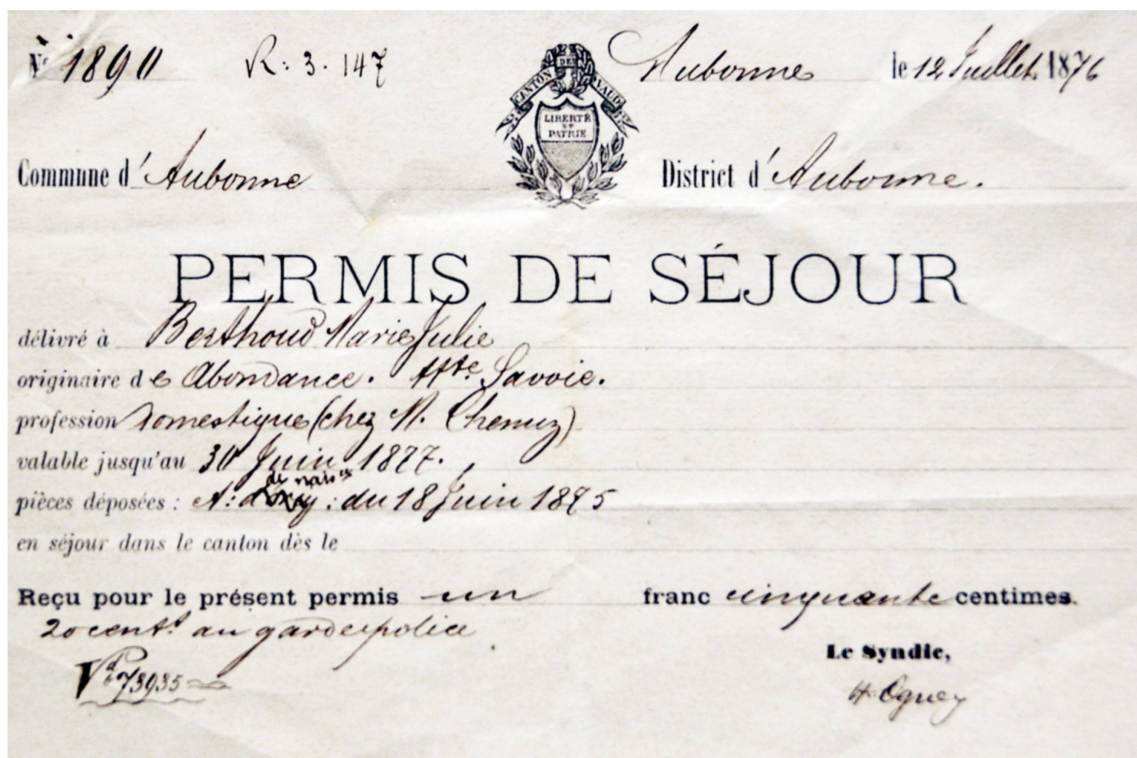
Nom et prénom	Bourgeois·e de	État civil	Fonction
Kursner Marc	Marchissy	Célibataire	Cocher
Bron Daniel	Lutry	Célibataire	Valet de chambre
Allaman Jean Louis	Château-d'Œx	Célibataire	Fruitier
Witmer Abram	Valleyres	Célibataire	Jardinier
Badel Lisette	Longirod	Célibataire	Femme de chambre
Genton Marguerite	Saint-Saphorin sur Chexbres	Célibataire	Femme de chambre
Filliettaz Elisa	Lavigny	Célibataire	Cuisinière
Siebenthal Suzanne	Montherod	Célibataire	Fille de cuisine
Josseron Louise	Montherod	Célibataire	Bonne d'enfants

Un coup d'œil dans les livres de l'année 1860 révèle une évolution sensible. Le nombre de personnes à transiter par Aubonne est en forte croissance. Si toutes les catégories sont en augmentation, la migration intérieure explose, plus de 230 Vaudois ou Suisses sont inscrits. Les frontières cantonales s'ouvrent, la mortalité diminue et les campagnes helvétiques ne nourrissent plus leurs habitants qui viennent chercher des emplois en ville et en plaine. Le profil des immigrants aubonnois commence dès lors à changer. Parmi les Vaudois figurent essentiellement des personnes provenant des villages alentour (Montherod, Pizy, Saint-Livres, Yens, Allaman, Féchy, Mollens, etc.) et aussi, c'est particulièrement frappant, de la Vallée de Joux. Aubonne joue un rôle de centre pour toute une région et devient l'un des premiers points de chute pour l'émigration combière alors très importante. Ces nouveaux immigrants vaudois sont pour près de la moitié des domestiques, auxquels s'ajoutent plus d'une dizaine d'agriculteurs ; ils viennent renforcer le contingent de Bernois désormais bien présents eux aussi dans ce type de professions. Le nombre de femmes croît également, plus de septante en tout. L'augmentation de la domesticité illustre l'aisance relative atteinte par les familles aubonnoises, qui délèguent (et délaissent) de plus en plus les tâches domestiques et agricoles. Plusieurs agriculteurs sont par exemple engagés à La Ferme qui dépend du château de Bougy-Saint-Martin.

Parmi ces nouveaux migrants se retrouvent aussi de nouveaux métiers, des épiciers et négociants par exemple, qui trouvent à Aubonne des occasions de s'installer.

Les artisans, en revanche, commencent à se faire plus rares. Si les charpentiers allemands sont encore bien présents, les autres métiers (cordonniers, meuniers, tisserands) sont en diminution. Les tailleurs de pierre, maçons, gypseurs venus du Sud l'emportent

¹⁰ Archives de la commune d'Aubonne, Annexe au recensement de la population des habitants par maison de 1830-1831.



Permis de séjour décerné à Marie Julie Berthoud d'Abondance en Haute-Savoie daté du 12 juillet 1876.

désormais sur les migrants d'Allemagne. Ils sont vingt-quatre ressortissants des provinces italiennes pour vingt des grands-duchés allemands en 1860. Les artisans sont en partie remplacés par une nouvelle catégorie d'immigrants: les *poudriers* et *poudrières*, les ouvriers de la poudrerie d'Aubonne ouverte en 1853. Allemands ou Bernois pour la plupart, ils ne restent que quelques mois, le temps de participer à un processus de fabrication, mais reviennent très fréquemment en fonction des besoins. Ainsi en est-il de Jean Joder arrivé de Steffisburg en février 1863, qui alterne les séjours de cinq mois à Aubonne avec des retours d'un mois chez lui. La veuve Marguerite Treuthard et son beau-frère Frédéric Christian venus de Zweissimen en 1863 travailleront quant à eux de nombreuses années comme poudriers sans repartir.

D'une manière générale, l'immigration aubonnoise amorce une évolution intégrant une main-d'œuvre moins qualifiée, qu'il s'agisse de domestiques ou d'ouvriers.

Si durant les années 1830, les migrants logeaient systématiquement chez leur maître, il n'en va plus de même en 1860. On prend aussi chambre et pension à l'auberge ou chez les particuliers. De très nombreuses personnes sont déclarées sous le terme de pensionnaires sans précision sur leur profession. Toute une activité se développe dans

ce sens, notamment par les veuves, qui offrent le gîte aux nouveaux arrivants. En 1863, elles ne sont pas moins de cinq, les veuves Delapierre, Corday, Gleyre, Cauderay, Dubois, à héberger un ou plusieurs pensionnaires. On en compte même quinze chez la veuve Delapierre, la plupart des immigrés italiens et tessinois.

À la fin du siècle, le nombre de personnes transitant par Aubonne reste toujours aussi élevé et les tendances observées au milieu du siècle se renforcent du fait de l'envol économique de la ville amorcé tardivement vers 1880. Des ateliers, d'horlogerie notamment, s'ouvrent et recrutent. En 1890, on voit ainsi arriver de nombreux pierristes venus travailler chez Nicollier spécialisé dans la fabrication de pierres fines pour l'horlogerie. Des tailleurs de limes sont aussi engagés par un atelier local orienté vers cette production.

Ce développement s'accompagne de nombreux travaux, dont l'extension de plusieurs quartiers (Le Lignolat, Trévelin, le Chaffard) ou la construction de la ligne de tramway Allaman-Gimel en 1896. C'est l'âge d'or des bâtisseurs issus de l'Italie du Nord, qui maîtrisent des techniques de construction plus modernes que les artisans du bois traditionnels. Après avoir diminué dans les métiers de l'habillement et de la cordonnerie, la présence allemande disparaît peu à peu des métiers du bâtiment: dix-huit charpentiers en 1863 pour six en 1890. La catégorie des domestiques ne cesse en revanche de se renforcer, avec l'arrivée de Savoyards et Savoyardes et de gens du nord-est de la Suisse (Saint-gallois, Schaffhousois, Zurichois). Aux anciens grands domaines et familles s'ajoutent désormais de nouveaux employeurs: les domaines agricoles des hameaux entourant la ville, Esbons, La Vaux, La Croix-de-Luisant, Pont-d'Avoine et des commerçants qui ont pris la succession des artisans au centre de la ville. Extrêmement actifs, on retrouve parmi ces derniers les familles Gleyre, Daxelhofer, Croisier-Roulet, Matthey ou encore Mouquin, plusieurs descendantes de migrants des années 1860.

Si la migration temporaire reste majoritaire, de plus en plus d'immigrants commencent à allonger leur durée de séjour sur place. Comme les poudriers déjà cités, le pierriste Jacques Stocker de Bolligen travaille près de quatre ans dans l'atelier Nicollier et son collègue Henri Bachmann de Fehraltorf (ZH) finit par s'établir définitivement à Aubonne.

Au fil des années, la composition de l'immigration aubonnoise se diversifie et se renouvelle et à la fin du XIX^e siècle, si elle est encore constituée d'artisans, du bâtiment surtout, il s'y ajoute une population plus industrielle et tout un personnel de maison dévolu aux tâches domestiques soit dans l'agriculture ou le commerce. La nature du travail, de moins en moins liée aux saisons, commence aussi à contribuer à une plus grande stabilité de la main-d'œuvre.



Le centre de la ville d'Aubonne, avec ses commerces et ses hôtels, où descendaient émigrants et voyageurs [1903, date du timbre postal].

QUELQUES PRIVILÉGIÉS

On ne peut terminer sans évoquer la présence tout au long du XIX^e siècle d'un autre type d'étrangers. Même si le phénomène n'a rien à voir dans son ampleur avec ce que connaissent Montreux ou Ouchy au même moment, la ville d'Aubonne accueille régulièrement des rentiers ou rentières, comme ils se déclarent eux-mêmes, qui viennent se reposer ou se retirer sur la Côte vaudoise. Parfois d'origine aristocratique, ces personnes arrivent alors de Grande-Bretagne, de l'Empire austro-hongrois ou de Russie. C'est le cas du comte Jean Adophe de Serenyi, héritier d'une grande famille aristocratique hongroise, qui de Wiesbaden où il réside en 1890 vient passer l'été à Aubonne. Il engage une domestique savoyarde pour le temps de son séjour. En 1836, c'est la comtesse russe Bertha [Weplujeff?: nom peu lisible] avec ses quatre enfants et sa domestique Anna Elisabeth Linde qui quittent Saint-Pétersbourg pour s'installer durant quelques mois à l'Hôtel du Lion d'Or. Harriel de Lovelace (qui devient Henriette de Lovelace pour le préposé à l'enregistrement) a également passé par Aubonne. Originaire du comté de Kent, ayant perdu son mari et deux de ses enfants, elle vient faire un séjour en Suisse pour des raisons de santé d'abord à Rolle, puis à Aubonne en 1859. Elle descend

chez un certain M. Pittet à Trévelin. En 1863, elle engage une domestique zurichoise, Marguerite Ehram, qui reviendra à plusieurs reprises pendant trois ans. Harriel étant décédée en 1864, elle passe vraisemblablement au service de sa fille Georgina, elle aussi à Aubonne. Le tombeau de Madame de Lovelace existe toujours dans le cimetière aubonnois rappelant aujourd'hui encore son séjour en ville¹¹. D'autres personnalités moins prestigieuses viennent également prendre leurs quartiers d'été à Aubonne, abandonnant leur résidence d'hiver de Genève ou d'ailleurs pour profiter de la fraîcheur de la cité campagnarde, ou s'y retirent plus durablement. On évoquera à ce titre le guide touristique Baedeker de 1896 qui vantait les plaisirs de cette « vieille petite ville » sur la route du Signal de Bougy et des bains de Gimel en proposant un séjour au château de Trévelin¹². Un privilège réservé à une minorité attirée dans ce cas davantage par le charme aubonnois, que par ses possibilités de travail.

¹¹ [www.albona.ch], consulté le 31 mai 2017.

¹² Cité dans Laurence Marti, Anne-Marie Piguët, Bernard Studer, *Aubonne, charme et dynamisme*, Aubonne: Éditions du Bourg, 2013, p. 12.

